

«Le Fils ne peut rien faire
de lui-même» (Jn 5, 19)

Méditation sur Pâques

30JOURS

En couverture: *Trinité*, Leandro Bassano, Galleria Borghese, Rome

«Le Fils ne peut rien faire
de lui-même» (*Jn 5, 19*)

Méditation sur Pâques
par don Giacomo Tantardini

Bergame, 15 mars 2010



Christ crucifié, détail, Michelangelo Buonarroti, église Santo Spirito, Florence

Disons *ensemble* un Ave Maria, ainsi nous serons *tous* aidés.

Ave Maria.

Je remercie d'avoir été invité à présenter cette méditation. Et je suis content de parler, de tenter de parler ce soir, ici, dans cette église, dans le lieu où l'on dit que s'est déroulé le martyre de saint Alexandre, un saint pour lequel j'ai une dévotion particulière, ne serait-ce que parce que la paroisse de mon village natal lui est dédiée. C'est donc l'un des saints martyrs dont je connais le nom depuis ma petite enfance.

Et je suis aussi content d'être ici pour cette méditation parce que je me rappelle une autre méditation que j'ai faite, à Bergame toujours, il y a dix ans, pour la fête de Noël 2000, et qui a été publiée dans un petit livre intitulé: *Il cristianesimo: una storia semplice* dont la lecture – à ce que l'on m'a dit – a aidé beaucoup de gens.

Dans cette méditation, j'essayais de dire que le christianisme est simple *parce qu'il* est une histoire de grâce. S'il naissait de nous, s'il n'était pas un événement et donc une histoire de grâce, il serait compliqué. Mais comme il est un don totalement gratuit, une grâce totalement gratuite qui atteint le cœur de l'homme, le christianisme est simple. Nous ne devons prendre *de nous-mêmes* aucune initiative.

Dire qu'il est simple – disais-je dans cette méditation – veut aussi dire qu'il est facile. Qu'il est facile! «*Omnia fiunt facilia caritati*», dit saint Augustin¹. «Tout devient facile pour la charité». La charité, c'est l'amour que Dieu verse dans notre cœur. Quand notre cœur est animé de cet amour, tout devient facile. Tout devient facile pour la charité, tout devient facile pour le don de Dieu, pour que soit versé dans notre cœur l'amour de Dieu.

Et j'ai terminé cette méditation par une citation de don Giussani, tirée d'un article sur le Saint Rosaire – je me rappelle encore quand je l'ai lu sur *Avvenire*, le dimanche 30 avril de l'année sainte 2000. Giussani dit que notre réponse à cette grâce, notre réponse à l'initiative de Dieu est une prière. Ce n'est pas une capacité particulière, c'est seulement l'élan de la prière.

Et puis Giussani donne dans cet article un jugement qui est comme la suggestion d'un regard à porter sur l'histoire des derniers siècles.

Il dit: «Le peuple chrétien, depuis des siècles, a été béni et confirmé dans sa tension au salut, spécialement, je crois, par une chose: le Saint Rosaire». «Le peuple chrétien, depuis des siècles, a été béni...»: comme il est beau que, ici

¹ Augustin, *De natura et gratia* 69, 83.

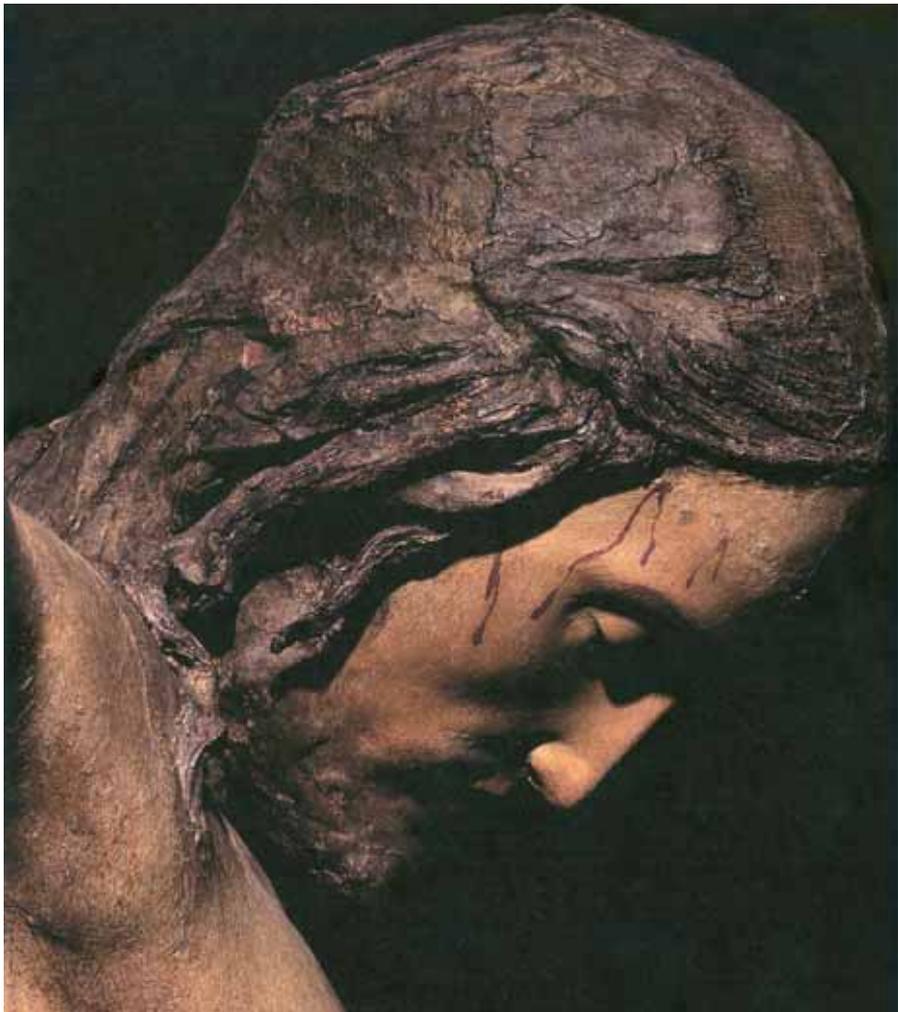
aussi, le début soit être béni... Le début est un Autre qui bénit, *benedicit*, qui dit bien, qui aime bien. Giussani continue: «et confirmé dans sa tension au salut...»: confirmé dans son désir d'être sauvé. Ici aussi comme c'est beau!... *qu'il tend au salut*: c'est comme lorsque l'enfant regarde en demandant. Par quoi le peuple chrétien a-t-il été béni et confirmé dans son désir du salut? Giussani conclut: «Spécialement, je crois, par une chose: le Saint Rosaire».

Ainsi ai-je voulu commencer ce soir cette méditation sur Pâques, en citant les paroles les plus simples de la rencontre d'il y a dix ans.

Sur l'invitation à la méditation d'aujourd'hui est rapportée une citation de Giussani: «Depuis que Pierre et Jean ont couru au sépulcre, depuis qu'ils L'ont vu ressuscité et vivant parmi eux, tout peut changer». Oui, tout peut changer. Ainsi, ce soir, je voudrais essayer de dire comment, ces dix dernières années, la prière est devenue pour moi progressivement plus simple qu'il y a dix ans car il est devenu plus évident à mon cœur que la prière, elle non plus, ne naît pas de nous. Notre réponse, notre prière est elle aussi la confiance qui naît du fait d'être attiré à ce moment-là, d'être aimé à ce moment-là, d'être préféré à ce moment-là.

Nous sommes ces jours-ci invités par la Sainte Église – en particulier durant la Semaine sainte – à ce à quoi nous sommes toujours invités, c'est-à-dire à tenir notre regard fixé sur Jésus. C'est ce que dit par deux fois saint Paul dans l'Épître aux Hébreux: «Tenez bien le regard fixé sur Jésus» (He 3, 1). Il dit encore: «Tenez votre regard fixé sur Jésus, le chef de notre foi, qui la mène à sa perfection» (He 12, 2). Tenir le regard fixé sur Jésus est une façon de regarder en demandant. Il me semble que regarder en demandant, c'est comme le sommet de ce qui est humain. Je pense que les papas et les mamans ici présents sont beaucoup plus émus quand leur enfant les regarde en demandant d'être aimé que quand il obéit à ce qu'ils lui disent de faire. Cette façon de regarder en demandant est comme l'expression suprême de ce que le cœur de l'homme peut accomplir.

Mais il y a quelque chose qui vient avant cette façon de regarder en demandant. Il y a quelque chose qui vient avant la demande du cœur. Il y a quelque chose qui vient avant que, comme des enfants, on lève son regard et qu'en regardant, on demande à être aimé. Il y a quelque chose qui vient avant et ce quelque chose qui vient avant, c'est un Autre qui regarde. Si le Seigneur ne nous regarde pas, nous, nous ne demandons pas. Nous sommes repliés sur nous-mêmes. Nous ne regardons pas en demandant. Si l'on ne commence pas par respirer la douceur d'être aimé, si l'on



ne commence pas par respirer la douceur d'être aimé avec tendresse, on ne regarde pas en demandant d'être aimé.

Je voudrais ainsi ce soir vous suggérer trois passages du saint Évangile dans lesquels il est évident que la demande du cœur, le regard plein de demande du cœur, naissent du fait qu'un Autre, ému, nous regarde.



Jésus et la Samaritaine au puits, détail de la *Maestà*, Duccio di Buoninsegna, collection Thyssen-Bornemisza, Madrid

«Jésus, fatigué par la route,
s'était donc assis près du puits.

Il était environ midi.

Une femme de Samarie
vient pour tirer de l'eau.

Jésus lui dit:

“Donne-moi à boire” » (*Jn 4, 6-7*)

Le premier passage est celui de la Samaritaine qu'on lisait dans la liturgie ambrosienne, le second dimanche de Carême, et qu'on peut lire dans la liturgie romaine, le troisième dimanche de Carême.

Il commence ainsi:

«Il arrive à une ville de Samarie appelée Sychar, près de la terre jadis donnée par Jacob à son fils Joseph. Là se trouve le puits de Jacob. Jésus, fatigué par la route, s'était donc assis près du puits. Il était environ midi. Une femme de Samarie vient pour tirer de l'eau. Jésus lui dit: "Donne-moi à boire"» (Jn 4, 5-7).

«Jésus, fatigué par la route...». Le bref commentaire que fait Augustin de ce verset de l'Évangile, rapporté dans l'ancien Bréviaire ambrosien, est l'un de ceux que j'ai appris par cœur au séminaire et que je n'ai plus oublié: «*Tibi faticatus est Iesus / Pour toi Jésus s'est fatigué*»². Pour venir te chercher, Jésus, en ce milieu de journée, fatigué, était assis près du puits. Et Augustin ajoute: «Sa force t'a créé / *Fortitudo Christi te creavit*». Il t'a créé Lui, vrai Dieu. «*Infirmetas Christi te recreavit / Mais c'est sa faiblesse qui t'a recréé*»³. Cela a été le fait que Lui, vrai Dieu et vrai homme, a expérimenté la faiblesse humaine comme nous.

² Augustin, *In Evangelium Ioannis XV*, 6.

³ *Ibid.*



Pour toi Jésus était assis près du puits, fatigué. Et arrive une femme qui vient tirer de l'eau. Et cette femme ne lui dit rien et ne lui demande rien. C'est Jésus qui lui parle et qui lui adresse une demande. C'est vraiment surprenant! Cette femme vient tirer de l'eau et ne demande rien, rien! Elle tire de l'eau parce qu'elle en a besoin. C'est Jésus qui lui dit: «Donne-moi à boire!». Il est évident que l'initiative ne part pas du cœur de la femme mais de Jésus: «Donne-moi à boire!». S'il ne lui avait pas Lui adressé cette demande, s'Il n'avait pas pris Lui l'initiative, la Samaritaine ne L'aurait pas rencontré. Elle était allée comme chaque jour tirer de l'eau. C'était une femme qui n'était pas – disons – très religieuse. «Tu as eu cinq maris», lui dira Jésus, «et l'homme que tu as maintenant n'est pas ton mari» (*Jn*

4, 18). Et elle, comme pour se défendre devant ce dévoilement de sa vie, va se mettre à faire des discours religieux. Dans le fond, cela ne l'intéresse du tout pas de savoir en quel lieu il faut adorer, si c'est sur la montagne où adorent les Samaritains ou à Jérusalem (cf. *Jn 4*, 19-20).

Mais ce qui m'a le plus frappé cette année, quand j'ai relu cet Évangile, c'est le fait que c'est Jésus qui demande. C'est Jésus qui se fait mendiant, mendiant du cœur de l'homme. Autrement, le cœur de l'homme ne demande pas. Il ne demande même pas le bonheur parce que *fugitivus cordis sui*, parce que, après le péché originel, le cœur est loin, l'homme fuit son cœur⁴. Oui, il recherche le bonheur, mais il le cherche dans les plaisirs dont il a une expérience immédiate, et sa volonté ne peut se détacher des images de ces plaisirs dont il a une expérience immédiate⁵. Il faut un plaisir *plus immédiat* et *plus attirant*⁶ pour détacher la liberté, la volonté, des plaisirs dont l'homme blessé par le péché a une expérience immédiate.

Ainsi c'est Jésus qui a demandé. L'initiative vient de Lui. Et avant de parler de la seule chose qui frappe la femme – c'est si vrai que la femme, quand elle revient au village, ne se rappelle pas les paroles de Jésus sur l'eau vive, c'est-à-di-

⁴ Augustin, *Enarrationes in psalmos* 57, 1.

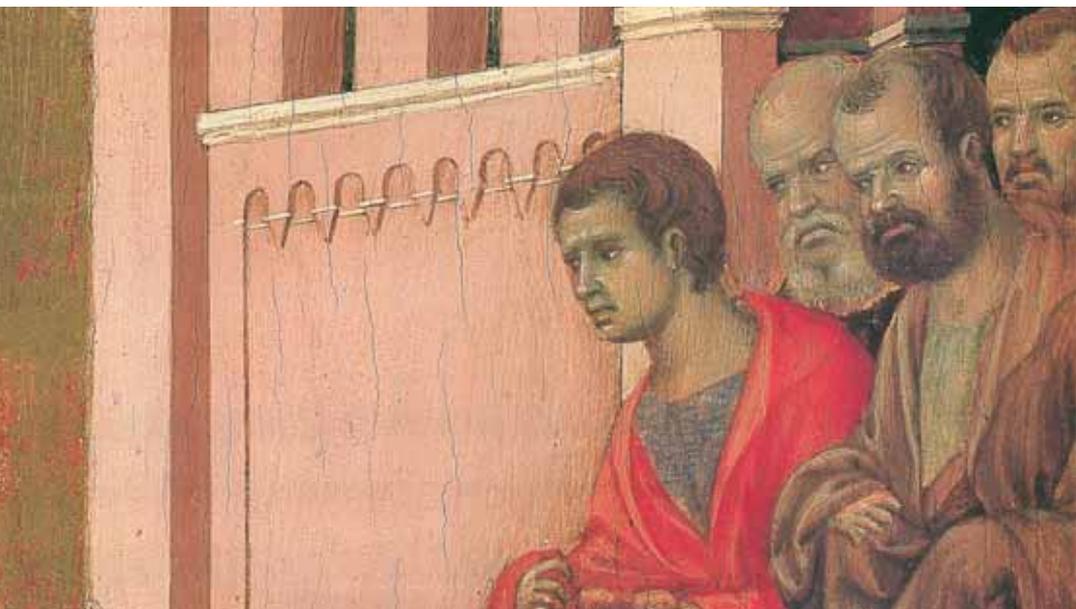
⁵ Cf. Augustin, *Confessiones* X, 22, 32.

⁶ Cf. Thomas d'Aquin, *Summa theologiae* II-II q. 23 a. 2.

re sur la grâce, sur la surabondance de grâce, mais se rappelle seulement son allusion à sa vie personnelle: «Il m'a dit tout ce que j'ai fait» (Jn 4, 29) –, Jésus promet l'abondance de cette grâce, l'abondance de cette eau qu'Il donne Lui au cœur de l'homme. Pourquoi? Parce que Jésus en demandant d'être aimé par notre cœur – disons-le comme cela – doit auparavant donner à notre cœur la possibilité de L'aimer⁷. Et il est très beau que Jésus, après avoir promis de donner cette surabondance de grâce, cette surabondance d'eau qui jaillit jusqu'à la vie éternelle (cf. Jn 4, 14), parle de l'adoration dans l'Esprit et dans la Vérité, dans l'Esprit saint et dans la Vérité qu'il est Lui-même (cf. Jn 4, 23-24). Il dit ainsi que l'on peut prier et adorer en vertu de Son don. Le cœur demande quand il est touché par le don de Dieu, autrement le cœur ne demande même pas. Le cœur demande quand le don de Dieu le touche, quand le don de Dieu l'émeut. Il demande alors d'être aimé, d'être aimé avec tendresse, il demande alors le bonheur. On demande en vertu de Son don.

Il y a une prière dans l'ancienne liturgie ambrosienne qui me plaît beaucoup – la seconde prière des Laudes des dimanches de Carême – et qui dit: «... *vigilet in nobis gratia tua* / ... que Ta grâce veille en nous». Comme c'est beau! Que Ta grâce prie en nous. La prière même est sus-

⁷ Cf. Missel romain, III^e dimanche de Carême, préface.



citée par Son don, par Son attrait, par l'émotion qu'Il fait naître dans notre cœur. «*Vigilet in nobis gratia tua*». Comme il est beau de s'apercevoir que notre réponse même est *avant tout* Son don⁸! Cela rend la vie très simple. L'image de la vie chrétienne n'est pas celle qui représente le don de Dieu d'un côté et notre réponse de l'autre. Si c'était ainsi, ce ne serait pas simple. C'est le don de Dieu – le don de Dieu! – qui suscite aussi notre réponse. C'est l'*attrait Jésus* qui, en émouvant le cœur, suscite le plaisir de courir derrière Lui. Notre réponse même est *avant tout* Son don. Ce n'est pas un dialogue à égalité: d'un côté le

⁸ Cf. *Catéchisme de l'Église catholique*, n° 2008.

don du Seigneur et de l'autre nous qui répondons. C'est ce don qui, attirant le cœur, donne le plaisir de l'accueillir, donne le plaisir de courir derrière lui, donne le plaisir de correspondre⁹. Rappelons-nous la formule de Giussani – dont il dit lui-même qu'elle est la plus dangereuse qu'il ait prononcée dans sa vie –: la cohérence est un miracle¹⁰. Notre réponse est *avant tout* Sa grâce. Et si Sa grâce n'attire pas le cœur, si elle ne donne pas au cœur le plaisir d'être attiré, on ne répond pas. On répond pour un plaisir plus immédiat, plus agréable. On correspond parce que Son attrait correspond au cœur. En raison de la correspondance de Sa grâce au cœur, on correspond en adhérant¹¹.

⁹ Cf. Jean Paul I^{er}, Catéchèse durant l'audience générale du mercredi 27 septembre 1978: «L'amour pour Dieu est aussi un voyage mystérieux: c'est-à-dire que je ne pars pas si Dieu ne prend pas d'abord l'initiative. "Personne", a dit Jésus, "ne peut venir à moi si mon Père ne l'attire" (Jn 6, 44). Saint Augustin se demandait: mais, alors, la liberté humaine? Mais Dieu qui a voulu et construit cette liberté, sait Lui comment la respecter, tout en portant les cœurs là où Il l'entendait: "Parum est voluntate, etiam voluptate traheris"; Dieu non seulement vous attire de sorte que vous vouliez vous-même, mais même de sorte que vous savouriez d'être attiré (Augustin, *In Evangelium Ioannis XXVI*, 4)», in *Insegnamenti di Giovanni Paolo I*, Lev, Cité du Vatican 1979, p. 96.

¹⁰ L. Giussani, «Tu» (*o dell'amicizia*), Bur, Milan 2000³, p. 171.

¹¹ Cf. Concile de Trente, décret *De iustificatione*, can. 4 (*Denzinger* 1554).



Trinité, Leandro Bassano, Galleria Borghese, Rome

«Jésus dit en un grand cri:
“Père, je remets mon esprit
entre tes mains”.

Et ce disant, il expira» (*Lc 23, 46*)

Lisons un second passage du saint Évangile. C'est le récit des derniers instants de la passion de Jésus, selon l'Évangile de Luc.

«L'un des malfaiteurs suspendus à la croix l'insultait, en disant: "N'es-tu pas le Christ? Sauve-toi toi-même et nous aussi". Mais l'autre, le reprenant, lui dit: "Tu n'as même pas crainte de Dieu, toi qui subis la même peine! Pour nous, c'est justice, nous payons nos actes; mais lui n'a rien fait de mal". Et il disait: "Jésus, souviens-toi de moi, quand tu viendras dans ton royaume". Il lui répondit: "En vérité, je te le dis, dès aujourd'hui tu seras avec moi dans le Paradis". C'était vers midi quand, le soleil s'éclipsant, l'obscurité se fit sur le pays tout entier, jusqu'à trois heures de l'après-midi. Le rideau du Temple se déchira par le milieu et Jésus dit en un grand cri: "Père, je remets mon esprit entre tes mains". Et ce disant, il expira» (Lc 23, 39-46).

Il y a une réflexion de saint Thomas d'Aquin qui, depuis que je l'ai lue, a d'une certaine manière changé mon regard sur le Crucifix, ma façon de regarder la passion de Jésus. La réflexion de saint Thomas est la suivante: «*Inspiravit [Deus Pater] ei voluntatem patiendi / [Dieu le Père] a inspiré à Jésus la volonté d'accepter la passion / [...] infundendo ei caritatem / [...] insufflant dans son cœur la charité*»¹². La passion de Jésus n'est pas un héroïsme. Vaut

¹²Thomas d'Aquin, *Summa theologiae* III q. 47 a. 3.

aussi pour Jésus le fait que Sa réponse est *avant tout* grâce. Ce qui vaut pour nous vaut aussi pour Jésus. Sa réponse au Père était *avant tout* don du Père. Le Père non seulement a donné son Fils unique– «*Sic Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret*» (Jn 3, 16) – mais il a donné aussi au Fils la volonté de dire oui à la passion en remplissant son cœur de charité, en donnant pleinement à l’humanité de Jésus cette plénitude d’Esprit saint qu’il avait déjà. Le renouvellement du don est un nouveau début pour Jésus aussi. En donnant la plénitude de la charité, il Lui a donné pleinement la possibilité de dire oui, il Lui a donné pleinement la possibilité de correspondre, il a donné pleinement à Jésus, comme il nous la donne à nous, la possibilité d’obéir.



Il y a une prière que les prêtres peuvent réciter avant la communion et qui dit: «Seigneur Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant qui, par la volonté du Père, *cooperante Spiritu Sancto* / à travers l'œuvre du Saint Esprit, en mourant as donné la vie au monde...». Comme il est beau de regarder ainsi Jésus crucifié, en reconnaissant que la passion de Jésus – Son obéissance, Son abandon dans les mains du Père – est *avant tout* l'effet de cette plénitude de charité que le Père lui a donnée!

Il y a un mot de Jésus sur la croix qui, de ce point de vue, m'émeut et c'est proprement le mot *abandon*. Jésus dit: «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?» (*Mt 27, 46; Mc 15, 34*). Et Jésus qui parle ainsi, s'abandonne: «Père, en tes mains j'abandonne mon esprit» (*Lc 23, 46*). Il a expérimenté toute la douleur. Mais c'est quelque chose de différent d'expérimenter la douleur d'être abandonné en s'abandonnant. Il a expérimenté toute la douleur, toute la douleur d'être abandonné par le Père. Mais le Père lui a donné la plénitude de la charité, c'est-à-dire l'Esprit saint. Le Père lui a donné ainsi la possibilité, tandis qu'il était abandonné, de s'abandonner. Il est différent de souffrir en s'abandonnant. Il est différent pour un petit enfant de souffrir abandonné dans les bras de sa mère et de souffrir sans avoir personne à qui s'abandonner. Le Père a donné au Fils la plénitude de charité par laquelle, abandonné, il s'abandonne.

La passion de Jésus n'est pas un héroïsme. C'est l'enfant qui, abandonné, s'abandonne pour une plénitude d'amour qui lui est versée dans le cœur. C'est l'enfant qui vit toute l'expérience de la douleur humaine en s'abandonnant dans les bras du Père pour une plénitude de prédilection qui lui est infusée dans le cœur.

Comme je suis ému lorsque, pendant ce Carême, durant le Chemin de Croix, je répète à chaque station: Gloire au Père, au Fils et à l'Esprit saint! La passion n'est pas un héroïsme: c'est un mystère d'amour gratuit. Jésus lui-même avait dit: «Le Fils ne peut rien faire de lui-même» (Jn 5, 19.30). Il avait dit lui-même: «Quand vous aurez élevé le Fils de l'homme, alors vous saurez que Je Suis et que je ne fais rien de moi-même » (Jn 8, 28). Reconnaisant que le Fils ne peut rien faire *de lui-même*, on reconnaît qu'il est le Fils unique de Dieu, Dieu né de Dieu, Lumière née de la Lumière, vrai Dieu né du vrai Dieu.

Je ne sais pas si je suis arrivé à exprimer l'émotion que l'on éprouve à regarder ainsi Jésus crucifié. À regarder Jésus qui dit: «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?» et qui, en même temps s'abandonne dans les bras du Père. Il s'abandonne pour une plénitude de charité que le Père lui donne. Ainsi Son obéissance qui nous a sauvés, est aussi *avant tout* grâce, prédilection du Père pour le Fils bien-aimé.



Jésus ressuscité et Marie-Madeleine, détail de la *Maestà*, Duccio di Buoninsegna, Museo dell'Opera del Duomo, Sienne

«Jésus lui dit: “Femme, pourquoi pleures-tu? Qui cherches-tu?”.

Le prenant pour le jardinier, elle lui dit: “Seigneur, si c’est toi qui l’as emporté, dis-moi où tu l’as mis et j’irai le prendre”.

Jésus lui dit: “Marie!”. Elle alors, s’étant tournée vers lui...» (*Jn 20, 15-16*)



Un dernier passage de l'Évangile de Jean: Marie de Magdala au tombeau.

«Cependant Marie se tenait près du tombeau et sanglotait...» (*Jn 20, 11*). Dans les versets précédents, l'Évangile de Jean – et c'est très beau – décrit Pierre et Jean qui courent vers le tombeau (cf. *Jn 20, 1-10*). Jean arrive le premier... parce qu'il court plus vite. On court en effet parce qu'on est aimé. Pierre aimait plus Jésus que Jean ne l'aimait. À la question de Jésus: «Simon, fils de Jean, m'aimes-tu plus que ceux-ci?», Pierre répond: «Oui, Seigneur, tu sais que je t'aime» (*Jn 21, 15*). Pierre aime donc Jésus plus que Jean. Mais Jean est plus aimé du Seigneur. Et l'on court plus vite non parce qu'on aime mais parce qu'on est aimé. Jean arrive donc le premier au tom-

beau. «*Meliorem Petrum, feliciorum Ioannem*», dit saint Augustin¹³. Pierre est meilleur mais Jean est plus heureux. Car le bonheur ne naît pas non plus du fait que nous sommes bons mais du fait que nous sommes préférés. Pierre est meilleur que Jean mais Jean, étant plus aimé, est plus heureux. Et comme il est plus heureux, il court plus vite et donc comme il est plus heureux, il arrive avant. Et là c'est très beau! Jean arrive le premier au tombeau mais il attend Pierre. Car la prédilection respecte toute autorité. Comme cela est beau! Quand j'ai vu Giussani s'agenouiller devant le pape Jean Paul II – Giussani désormais malade, dans sa dernière rencontre avec le Pape, sur la place Saint-Pierre – il était évident que la prédilection de grâce respectait toute autorité de l'Église. C'est aussi ce qui est arrivé aux apôtres. C'est donc ce qui arrive jusqu'à la fin du monde.

Jean arrive donc le premier et attend Pierre, puis Pierre et Jean entrent dans le tombeau et voient les linges, c'est-à-dire le suaire, affaissé sur le marbre où avait été déposé le corps, et le voile qui avait été placé sur le visage du Christ. Et la position dans laquelle se trouvaient ces linges frappa Jean. C'était comme si le corps était à l'improviste sorti du suaire et s'était dégagé du voile sans rien déranger. Les linges s'étaient seulement affais-

¹³ Augustin, *In Evangelium Ioannis CXXIV*, 4.

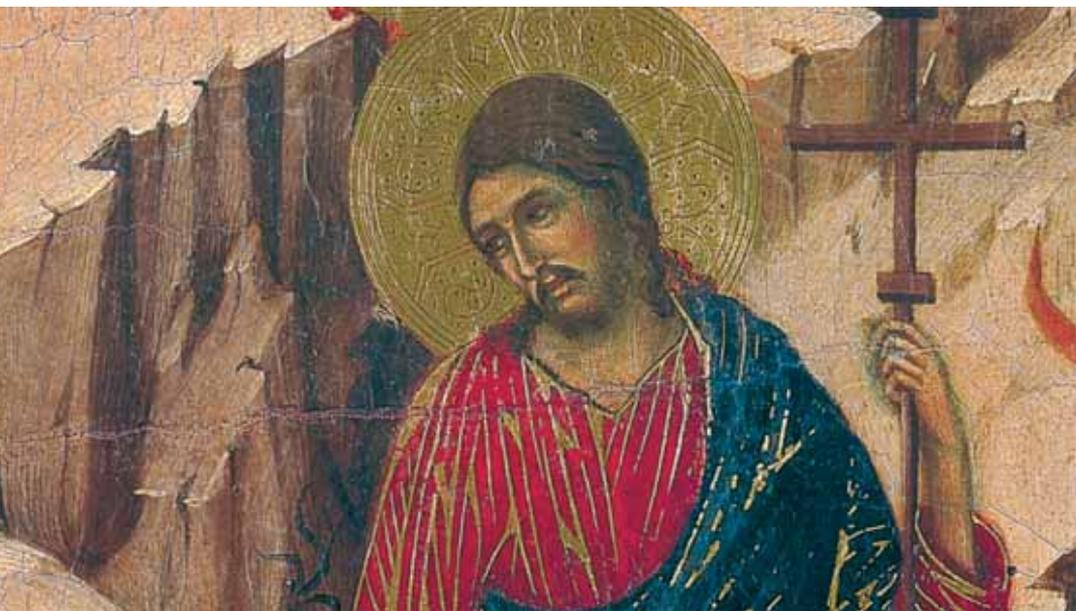
sés parce que le corps n'était plus là. Et ainsi, à partir de ces petits indices, Jean commence à croire. C'est si vrai que Jésus dira par la suite: «Heureux ceux qui ont cru sans avoir vu» (*Jn 20, 29*). C'est-à-dire ceux qui, comme l'apôtre bien-aimé, commencent à croire sur la base de frêles indices.

Toujours est-il que Pierre et Jean rentrent chez eux. Marie, elle, reste au tombeau.

«Cependant Marie se tenait près du tombeau et sanglotait. Tout en sanglotant, elle se penche vers le tombeau et voit deux anges vêtus de blanc, assis là où reposait le corps de Jésus, l'un à la tête, l'autre aux pieds. Ils lui disent: "Femme, pourquoi pleures-tu?". "On a enlevé mon Seigneur, leur répond-elle, et je ne sais pas où on l'a mis". En disant cela, elle se retourne et voit Jésus qui se tenait là, mais sans savoir que c'était lui. Jésus lui dit... »: ici aussi, comme il est évident que l'initiative vient de Jésus... Non seulement l'initiative de venir, de se faire voir, mais aussi l'initiative de demander. «Jésus lui dit: "Femme, pourquoi pleures-tu? Qui cherches-tu?": Le prenant pour le jardinier, elle lui dit: "Seigneur, si c'est toi qui l'as emporté, dis-moi où tu l'as mis et j'irai le prendre". Jésus lui dit: "Marie!". Et elle alors, s'étant tournée vers lui...»: comme il est beau aussi ce regard qui naît parce que l'on est appelé, qui naît parce

que le cœur est surpris par un geste d'affection tel que celui-là! “Et elle alors, s'étant tournée vers lui, lui dit en hébreu: “Rabbouni!”, c'est-à-dire: “Maître”. Jésus lui dit: “Ne me retiens pas ainsi, car je ne suis pas encore monté vers le Père. Mais va trouver les frères et dis-leur: je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu”. Marie de Magdala va donc annoncer aux disciples qu'elle a vu le Seigneur et qu'il lui a dit ces paroles» (*Jn 20, 11-18*).

Je voulais faire seulement une remarque à propos des pleurs de Marie-Madeleine. Cesare Pavese dit que, pour être désespéré, il faut avoir été très heureux. Je pense que personne – nous pouvons dire *peut-être* personne – n'a éprouvé comme Marie-Madeleine dans ses pleurs un tel désespoir, précisément parce qu'elle avait été si heureuse, si aimée (cf. *Lc 7, 36-50*). Ce regard lui avait pardonné sans la condamner. Ce pardon qui ne condamne pas change la vie. Et pourtant cette chose si belle qu'elle avait rencontrée, ce pardon si beau qui lui avait changé la vie, c'était fini. Elle a été réelle la mort de Jésus! Cette mort avait mis fin à tout. On ne pouvait que pleurer désespérément. Quand il a existé un bonheur si réel, le désespoir est en proportion d'un tel bonheur, désormais fini. Et là encore l'initiative vient de Jésus. Une rencontre passée ne suffit pas. La rencontre avec le Fils de Dieu – Marie-Madeleine avait rencontré Jésus, le Fils de Dieu – ne suffit pas non plus, la rencontre passée ne suffit pas



s'Il ne vient pas Lui à notre rencontre dans le présent. Et il ne suffit pas non plus – disons-le ainsi – qu'Il soit ressuscité et vivant – Jésus était ressuscité et vivant – s'Il ne prend pas Lui l'initiative, dans le temps présent, de venir à notre rencontre, de se faire présent, d'appeler, d'attirer à Lui. Il ne suffit pas de savoir qu'Il existe, s'Il ne prend pas l'initiative. Il est ainsi évident dans les apparitions du Seigneur ressuscité que c'est Lui qui prend l'initiative quand il veut et comme il veut. C'est Lui qui devient proche, c'est Lui qui se fait reconnaître, c'est Lui qui se fait voir et toucher: «Rendez-vous compte qu'un esprit n'a ni chair ni os, comme vous voyez que j'en ai» (Lc 24, 39). Il ne suffit pas de savoir qu'Il existe, il ne suffit pas de savoir qu'Il est ressuscité, si dans le présent Il ne prend pas

l'initiative d'appeler, comme Il a appelé Marie, de se faire proche, de se faire rencontre. La foi est grâce moment par moment. La foi est Son initiative, moment par moment. La foi, moment par moment, est Son don. Quand saint Thomas d'Aquin dit: «*Gratia facit fidem / C'est la grâce qui crée la foi*»¹⁴, il ajoute une très belle idée: en ce moment (au cas où il y aurait ici quelqu'un qui ne croit pas), pour faire passer à la foi quelqu'un qui ne croit pas et pour garder dans la foi un pauvre fidèle, il faut la même puissance de grâce. Pour me maintenir en ce moment dans la grâce de la foi et pour faire passer quelqu'un (au cas où il y aurait ici quelqu'un qui ne croit pas) de l'incroyance à la foi, la même puissance de grâce est nécessaire. En ce moment! La foi est, instant par instant, grâce.

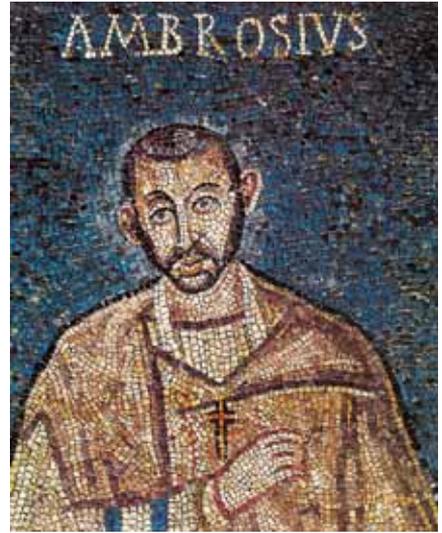
¹⁴Thomas d'Aquin, *Summa theologiae* II-II q. 4 a. 4 ad 3.



La rencontre entre Jésus ressuscité et les apôtres sur le lac de Tibériade, détail de la *Maestà*, Duccio di Buoninsegna, Museo dell'Opera del Duomo, Sienne

Je vais lire maintenant trois prières.

La première – je la connais par cœur – est une prière de saint Ambroise. C’est l’une des plus belles prières. Ambroise commente le dernier vers du Psaume 118, le Psaume que, dans la liturgie ambrosienne, on récitait tous les jours, de prime à none. Le dernier verset dit: «Je m’égare, brebis perdue: viens chercher ton serviteur. Non, je n’ai pas



Saint Ambroise, détail des mosaïques de la chapelle San Vittore, basilique Sant’Ambrogio, Milan

oublié tes commandements»: Ambroise demande au Seigneur de venir chercher cette brebis qui s’égare. Car, dit le saint évêque, «Si Tu tardes, moi je m’égare». Cela vaut pour chacun de nous. Cela ne vaut pas seulement avant la rencontre avec le christianisme, cela vaut aussi après la rencontre, chaque jour, moment par moment. Si Tu tardes à venir, moi je m’égare, je suis la brebis égarée. Si Tu tardes, maintenant moi je m’égare. Et alors Ambroise prie: «*Veni, Domine Iesu, / Viens, Seigneur Jésus, / ad me veni / viens à moi, / quaere me / cherche-moi, inveni me, / trouve-moi, / suscipe me, / prends-moi dans tes bras, / porta me / porte-moi*¹⁵».

¹⁵ Ambroise, *Expositio in psalmum 118*, Tau, 28.29.



Après la communion, parfois, je récite intérieurement les paroles du chant que j'ai appris quand j'étais petit: «Cher Jésus, viens à moi et unis à Toi mon cœur». Il ne suffit pas là non plus, qu'Il vienne, il faut que ce soit Lui qui unisse à Lui mon cœur. S'Il n'attire pas Lui mon cœur et ne l'unit pas à Lui, même s'Il vient, je ne L'aime pas. Il ne suffit pas non plus qu'Il vienne: toutes les fois que je communie, Il vient, mais il faut non seulement qu'Il vienne ... «Cher Jésus, viens à moi et unis à Toi mon cœur – mon cœur –. Le pauvre amour que je Lui porte ne peut être lui aussi que le fruit de Son attrait, ne peut être que le fruit du fait qu'Il prend lui mon pauvre cœur et qu'Il le porte – et mon cœur se laisse porter pour le plaisir d'être porté –, qu'il le porte jusqu'à Lui.

Deuxième prière. Ce sont les dernières paroles qu'écrit sainte Thérèse de l'Enfant Jésus. Elle les écrit à la Mère prieure du Carmel – qui était l'une de ses sœurs – quelques mois avant sa mort. Je lis quelques passages: «Aux âmes simples, il ne faut pas de moyens compliqués; comme je suis de ce nombre, un matin, pendant mon action de grâces, Jésus m'a donné un moyen *simple* d'accomplir ma mission. Il m'a fait comprendre cette parole du Cantique: “Attirez-moi, nous courrons à l'odeur de vos parfums” (Ct 1,4). Ô Jésus, il n'est donc même pas nécessaire de dire: “En m'attirant, attirez les âmes que j'aime!”. Cette simple parole, “Attirez-moi”, suffit».

Comme cela est évident dans le monde où nous vivons. Il suffit que dans le monde il y ait quelqu'un qui court ainsi derrière Jésus pour que tout le monde s'en aperçoive. C'est-là la beauté du moment que nous vivons, car le monde est devenu petit. Il suffit qu'il y ait quelqu'un qui court ainsi derrière Jésus, quelqu'un qui court parce qu'il est attiré. Non parce qu'il a décidé de courir. C'est quelque chose de différent de décider *par soi-même* de courir et d'être attiré. Si l'on est attiré, on court sans même s'apercevoir que l'on court. Sinon, c'est un grande fatigue de courir. Quand il est évident que quelqu'un court parce qu'un Autre l'attire, tout le monde s'en aperçoit. Si, au contraire, courir est une décision qui vient *de vous-même*, vous ne témoignez pas en

soi qu'Il est ressuscité, qu'Il est vivant. Il doit être évident que vous êtes attiré par Lui. Sinon, ce peut être une initiative qui vient de vous si vous décidez *de vous même* de courir derrière Jésus. Et on ne vainc pas la peur de la mort avec ce que nous faisons, nous (cf. *He 2, 15*). La peur de la mort est vaincue quand il est évident que c'est une présence qui attire, quand il est évident que vous ne faites rien d'autre que de courir en vous laissant attirer comme un petit enfant qui court pour saisir un bel objet.

Sainte Thérèse écrit encore : «Ma Mère, je crois qu'il est nécessaire que je vous donne encore quelques explications sur le passage du Cantique des Cantiques: "Attirez-moi, nous courrons", car ce que j'en ai voulu dire me semble peu compréhensible [cela vaut pour ce que j'ai essayé de dire ce soir]. "Personne, a dit Jésus, ne peut venir après moi, si *mon Père* qui m'a envoyé ne l'attire" [*Nemo venit nisi tractus / personne ne vient s'il n'est attiré*]¹⁶. Ensuite, par de sublimes paraboles, et souvent même sans user de ce moyen si familier au peuple, Il nous enseigne qu'il suffit de frapper pour qu'on ouvre, de chercher pour trouver et de tendre humblement la main pour recevoir ce que l'on demande... Il dit encore que tout ce que l'on demande à *son Père* en son nom, Il l'accorde. C'est pour cela sans doute que l'Esprit

¹⁶ Augustin, *In Evangelium Ioannis XXVI, 2*.

saint, avant la naissance de Jésus, dicta cette prière prophétique: Attirez-moi, nous courrons.

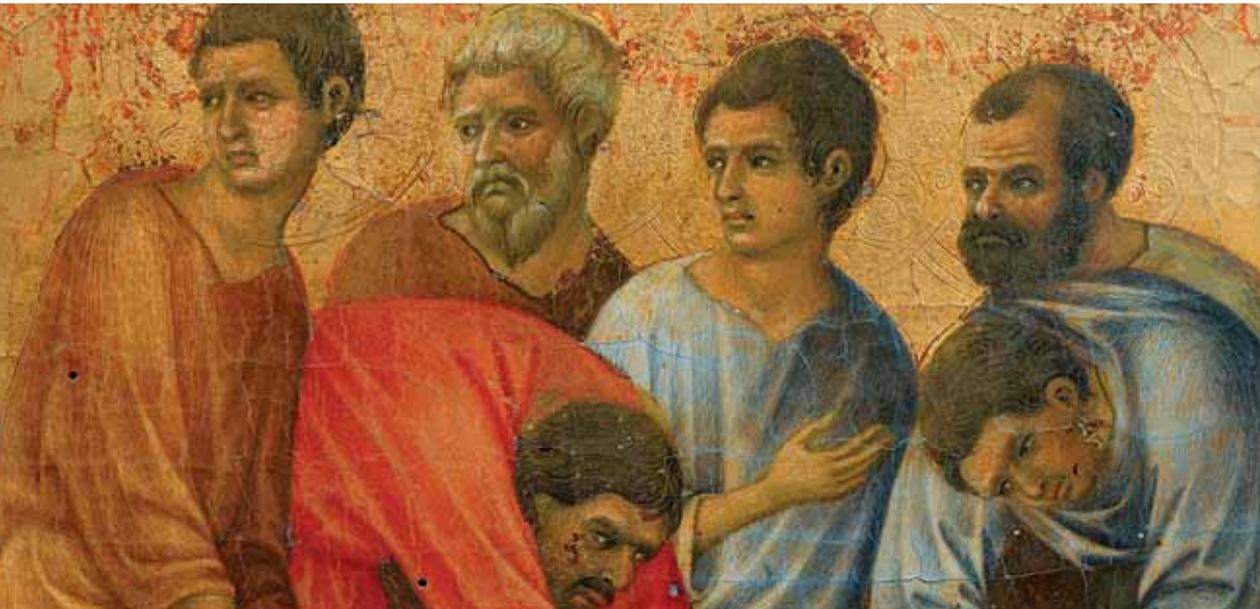
Qu'est-ce donc de demander d'être attiré, sinon de s'unir d'une manière intime à l'objet qui captive le cœur? [...]. Mère bien-aimée, voici ma prière, je demande à Jésus de m'attirer dans les flammes de son amour, de



Thérèse de Lisieux

m'unir si étroitement à Lui qu'Il vive et agisse en moi [...]. Plus je dirai: Attirez-moi, plus aussi les âmes qui s'approcheront de moi [...] courront avec vitesse à l'odeur des parfums de leur Bien-Aimé [...]; sans doute, comme sainte Madeleine, elle [l'âme enflammée d'amour] se tient aux pieds de Jésus, elle écoute sa parole douce et enflammée. Paraissant ne rien donner, elle donne bien plus que Marthe qui se tourmente de beaucoup de choses et voudrait que sa sœur l'imite. Ce ne sont point les travaux de Marthe que Jésus blâme, ces travaux, sa divine Mère s'y est humblement soumise toute sa vie puisqu'il fallait préparer les repas de la Sainte Famille. C'est l'inquiétude seule de son ardente hôtesse qu'il voudrait corriger».

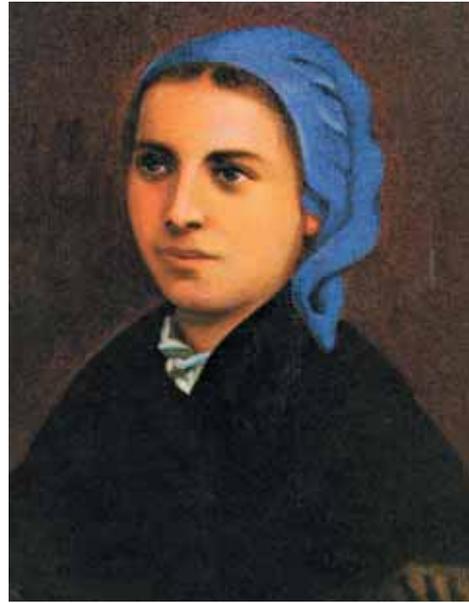
La dernière prière. C'est comme si le Seigneur avait ces dernières années rendu la prière plus confiante. Et qu'il avait rendu possible de comprendre que la prière s'accomplit dans le fait de dire «merci». Et ainsi on demande de dire «merci». La prière s'accomplit quand la gratitude, le «merci», devient comme la respiration, la respiration de chaque instant. «Remerciez *continuellement*» (Ep 5, 20). L'apôtre Paul exhorte souvent à remercier *toujours*. Je vous lis ainsi cette prière de sainte Bernadette. Quand la douceur d'être aimé surabonde ainsi, alors on remercie, alors il est facile de remercier pour toute chose. Le «merci» naît ici de la douceur du don. Le «merci» ne naît pas en lui-même du don, mais il naît quand le don rend le cœur heureux. Il y a une semaine, mon plus jeune neveu fêtait son



anniversaire et j'ai été invité chez lui par ses parents. Il a reçu mille cadeaux mais ce qui m'a frappé, c'est que lui a plu le papier qui enveloppait l'un de ces cadeaux: il s'est amusé pendant dix minutes à en faire des tas de confettis et à les lancer en l'air. J'ai donné cet exemple simplement pour dire qu'on ne remercie pas du don, on remercie quand le don rend le cœur content. Vous pouvez offrir à un enfant un cadeau, et même un très beau cadeau, mais si son cœur n'est pas content de ce que vous lui avez offert, il ne vous remercie pas. Il en va de même pour la vie chrétienne. On remercie quand le don déborde en douceur dans le cœur. Quand le don déborde en bonheur dans le cœur, alors on remercie.

Bernadette écrit: «Pour la misère de père et mère, la ruine du moulin, [...]! Bouche de trop à nourrir que j'étais, pour les enfants mouchés, les brebis gardées, merci! Merci, mon Dieu, pour le procureur, le commissaire, les gendarmes, et les mots durs de mon curé [...]! Pour les jours où vous êtes venue, Notre-Dame Marie, pour ceux où je vous ai attendue!...»: comme elle est belle cette distinction! Il n'est pas vrai que tout soit pareil. Il y a toujours le Seigneur. Mais il n'est pas vrai que le moment dans lequel Il vient soit pareil au moment dans lequel Il ne vient pas. Il est toujours présent. Mais pour Bernadette aussi c'était différent quand la Vierge se laissait voir et quand elle ne se laissait pas voir... Le christianisme n'est pas une certitude métaphysique. C'est un rapport entre personnes,

c'est un rapport *libre* de personnes. «Pour les jours où vous êtes venue, Notre-Dame Marie, pour ceux où je vous ai attendue, je ne saurais vous rendre grâce qu'en Paradis! Mais pour la gifle [...], les railleries, les outrages, pour ceux qui m'ont crue folle, pour ceux qui m'ont crue menteuse, pour ceux qui m'ont crue avide, merci Dame Marie! [...] Merci! Merci! Car s'il y avait eu sur terre fille plus ignorante et plus sottre, c'est elle que vous auriez choisie...»: comme



Bernadette Soubirous

il est beau aussi le mot *ignorante*. Le pape Benoît XVI, quand il a parlé de saint François, a dit presque la même chose; il a dit qu'il était petit et *insignifiant*¹⁷. Et pourtant l'Église à ce moment a été soutenue par ce religieux petit et *insignifiant*. Le pape Innocent III avait vu en rêve une personne petite et *insignifiante* qui soutenait l'architrave de la cathédrale Saint-Jean-de-Latran.

Bernadette continue: «Pour ma mère morte au loin, pour la peine que j'ai eue quand mon père [son père alla de Lourdes à Nevers voir sa fille qui était au couvent], au

¹⁷ Benoît XVI, Catéchèse durant l'audience du mercredi 27 janvier 2010; cf. Benoît XVI, «François, petit et insignifiant», in *30Giorni*, n. 1, 2010, p. 47-54.

lieu de tendre les bras à sa petite Bernadette, m'appela "Sœur Marie Bernard", merci Jésus! Merci d'avoir abreuvé d'amertume ce cœur trop tendre que vous m'avez donné [et quand il y a amertume, on souffre, et c'est la douceur de la prédilection qui fait dire merci aussi pour cette amertume]. [...] Merci d'avoir été cette privilégiée des sermons dont mes Sœurs disaient: "Quelle chance de n'être pas Bernadette!". Merci pourtant d'avoir été Bernadette [...]. Et pour cette âme que vous m'avez donnée, pour le désert des sécheresses intérieures, pour votre nuit et vos éclairs [ici aussi l'obscurité est obscurité et la révélation est révélation], vos silences et vos foudres, pour tout, pour vous absent ou présent [et c'est quelque chose de différent quand il est absent – et on reste à genoux et cela suffit – et quand, au contraire, il est présent – et on pleure de joie. Et il est toujours présent. Mais c'est quelque chose de différent quand il est présent-absent et quand il est présent et prend le cœur dans ses bras], merci Jésus!».



Marie et l'apôtre Jean, détail de la *Maestà*, Duccio di Buoninsegna,
Museo dell'Opera del Duomo, Sienne

Et je termine avec trois réflexions du saint Curé d'Ars.

La première:

«Que faisaient la sainte Vierge et saint Joseph? Ils regardaient, contemplaient, admiraient l'enfant Jésus. Voilà toute leur occupation».

Toute leur occupation était de regarder cet enfant. Comme j'ai été frappé par le mot *occupation*! Augustin dit que «*totum et summum negotium* / l'activité – *negotium* –, l'occupation totalisante et suprême» de l'Église est de mettre l'espoir dans la prière¹⁸, c'est de mettre l'espoir dans le fait de regarder en demandant.

Une deuxième réflexion:

«En sortant de la sainte messe nous sommes aussi heureux que l'auraient été les Mages s'ils avaient pu emporter l'enfant Jésus».

Comme elle est belle cette image! Parce qu'elle dit que seul le présent rend content. En sortant de la sainte messe



Le saint Curé d'Ars

¹⁸ Augustin, *De civitate Dei* XV, 21.

nous sommes heureux comme l'auraient été les Mages si, une fois sortis de la maison, il avaient pu emporter avec eux l'enfant Jésus. Parce qu'il ne suffit pas de l'avoir vu une fois et il ne suffit pas de l'avoir trouvé une fois, si on le porte pas dans le présent, ou mieux, si l'on n'est pas porté dans le présent.

Puis une dernière réflexion, toujours du saint Curé d'Ars, celle qui me plaît le plus:

«J'ai toujours été simplement l'enfant gâté [c'est ainsi que s'exprime le saint Curé d'Ars] par la Providence. Je ne me suis jamais occupé de rien et je n'ai jamais manqué de rien. Comme il est beau de s'abandonner uniquement». Au fond, ma vie aussi peut se résumer par cette expression: j'ai été un enfant gâté par l'amour *de* Jésus-Christ.

Si cela vous est possible, sortez en silence. Comme il est cher au cœur le silence de nos églises! Comme dit la prière à saint Riccardo Pampuri: «... tu as prié dans le silence de nos églises...».

Crédits photographiques:

Foto Scala, Florence - sur autorisation du Ministero Beni e Attività Culturali:

Couverture: p. 18, 21;

Foto Aurelio Amendola, Florence: p. 4, 9;

Thyssen-Bornemisza Museum, Madrid: p. 10, 13, 16;

Museo dell'Opera del Duomo, Sienne: p. 24, 26, 30, 32, 34, 38, 42;

Archives photographiques Veneranda Fabbrica del Duomo di Milano: p. 33.

L'éditeur est à disposition pour d'éventuels ayant droit

30JOURS
dans l'Eglise et dans le monde

Directeur: Giulio Andreotti

Directeur responsable: Roberto Rotondo

©Trenta Giorni Società Cooperativa

30Giorni nella Chiesa e nel mondo
00173 Rome, via Vincenzo Manzini, 45
Tel. (06) 7264041
Fax (06) 72633395
e.mail: 30giorni@30giorni.it
internet: www.30giorni.it

Achévé d'imprimer dans le mois de mars 2011

Impression: Arti Grafiche La Moderna - Via di Tor Cervara, 171 Roma